

Façons de manger, façons d'habiter dans la Corée contemporaine

VALÉRIE GELÉZEAU

L'EXEMPLE DE LA CORÉE DU SUD est révélateur de l'isomorphisme qui peut être mis en évidence entre l'évolution d'une société et celle de la structure matérielle de l'habitat. Alors qu'au début des années soixante, la majorité des familles coréennes vivaient dans des maisons dont l'équipement et l'organisation se calquaient sur ceux de la maison rurale traditionnelle, les trente années du « miracle économique » (1960-1990) ont consacré l'appartement de type occidental comme modèle d'habitat dominant. Cette mutation, concomitante de l'évolution des techniques du bâtiment, correspond au passage d'une société rurale et agraire, où la famille élargie est aussi la première cellule de production, à une société industrialo-urbaine, où s'est répandue la famille nucléaire, qui est moins une cellule de production qu'une cellule de consommation. Mais la réalité du terrain brouille cette correspondance univoque. L'analyse des pratiques spatiales et des discours tenus par les habitants sur leur logement montrent en effet combien sont complexes les rapports entre le nouvel habitat et les modes de vie locaux, confrontés à des structures normatives qui mêlent « occidentalité » et « modernité ». C'est à travers les pratiques liées à la nourriture (stockage, préparation et consommation) que nous nous

proposons d'apporter un éclairage original sur ces questions liées aux processus d'acculturation dans les sociétés en croissance rapide.

De la maison traditionnelle à l'appartement, ce que disent les plans

LDK (Living-Dining-Kitchen) contre polyfonctionnalité

La définition même de l'appartement témoigne de la confusion qui s'est opérée peu à peu entre « occidentalité » et « modernité ». Inspiré du « LDK » (pour *living, dining, kitchen*) développé au Japon dans les années quarante (Bourdier, 1987), le modèle promu affiche ses références à une norme occidentale, considérée comme seule alternative à plus de confort matériel. Le plan-type d'un appartement coréen (fig. 1) s'organise ainsi autour d'un ensemble cuisine/salle à manger/salon, pièces distinctes par leurs fonctions, mais néanmoins ouvertes les unes sur les autres – les chambres à coucher donnant sur cet espace central. Distinction spatiale des fonctions d'une part, attribution individuelle des chambres à coucher : tels sont les principes fondateurs de l'appartement moderne.

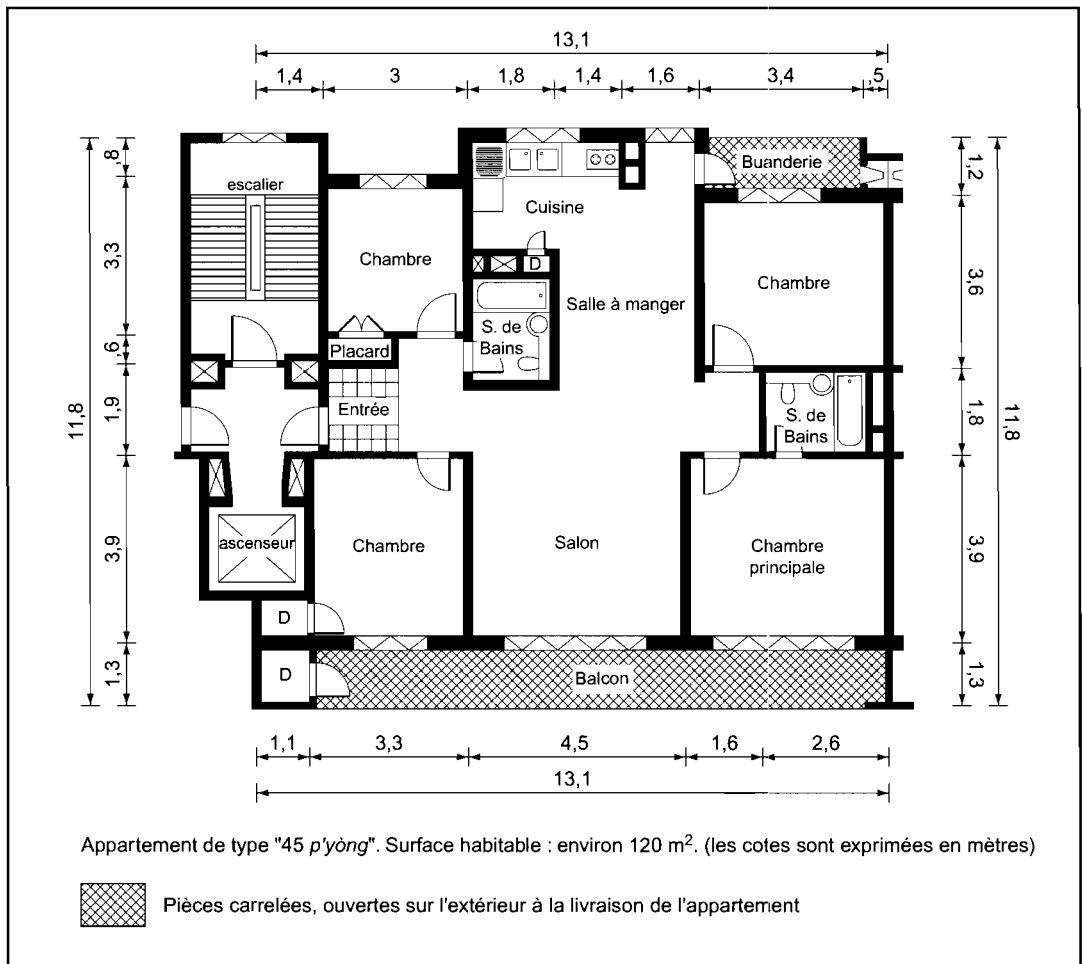


Figure 1. Un appartement coréen.

Source : notes de terrain.

La rupture avec la maison traditionnelle (fig. 2) est de taille : hormis les pièces consacrées au stockage et à la préparation de la nourriture, la polyfonctionnalité y est de rigueur, et l'affectation des pièces suit une répartition non pas individuelle, mais communautaire – le quartier des hommes s'opposant à celui des femmes.

Rétrécissement des lieux consacrés au stockage des denrées

À l'image des maisons rurales traditionnelles partout dans le monde, la maison coréenne se caractérise par une forte emprise spatiale des lieux consacrés au stockage et à la préparation des denrées alimentaires. Il faut ajouter, à la

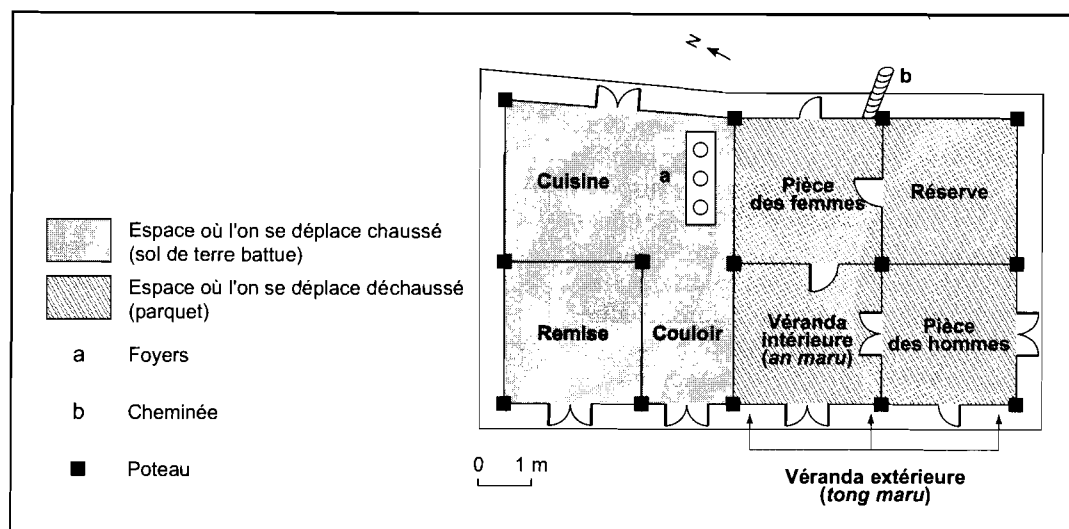


Figure 2. Une maison traditionnelle coréenne.

Source : Guillemoz, 1983 : 36.

remise et au grenier, la cour où sont entreposées les jarres de céramique brune contenant les divers condiments nécessaires à la préparation des repas (sauce de soja, fromage de soja fermenté, pâte de piment, *kimch'i* ⁽¹⁾, etc.) (Shin, 1988).

Tous ces espaces ont disparu du plan des appartements modernes (fig. 1). Si des placards et des débarras (D) sont prévus, leur situation dans l'appartement et leur dénomination semblent indiquer qu'ils ne sont pas conçus au départ comme des pièces de stockage des denrées. Cette fonction pourrait en revanche être attribuée à la buanderie que commande toujours la cuisine. Mais son appellation éminemment neutre en coréen – elle est nommée littéralement « pièce multi-usages » (*tayong tosil*) – ne permet pas de trancher à la simple lecture des plans.

1. Ce condiment, à base de chou chinois fermenté dans une sauce pimentée, figure au menu de tous les repas coréens.

Modernisation de la cuisine

C'est là le phénomène le plus marquant pour les maîtresses de maison coréennes, d'autant que certaines d'entre elles ont fait l'expérience de la transformation. Dans sa forme la plus traditionnelle (fig. 2), la cuisine, au sol de terre battue, se situe à un niveau inférieur de celui des espaces de vie, avec lesquels elle ne communique pas directement. Caractéristique originale de la maison coréenne, et raison de cette organisation particulière, le foyer qui porte la vaste marmite à riz est en même temps la source du chauffage hypocauste ⁽²⁾ pour le reste de la maison. Il est donc installé au niveau du sol, ce qui contraint la personne chargée de surveiller le repas à travailler en position accroupie ⁽³⁾.

2. *Ondol*, en coréen. Il s'agit d'un système de chauffage par le sol : l'air chaud venant du foyer se diffuse sous les pierres qui supportent le parquet des pièces de vie, où l'on circule déchaussé (fig. 2).

Surtout, la disposition générale de la maison (commande extérieure des pièces) entraîne au moment du repas toute une série d'opérations que mes informatrices qualifient unanimement de « *malcommodes* » ou « *pas pratiques* » (*pulp'yôn hada*). Une fois les plats préparés et disposés dans la cuisine sur une petite table basse (*sang*), il faut sortir dans la cour en transportant la table, se déchausser pour monter sur la véranda extérieure, avant de pénétrer dans une des pièces où l'on déposera la table devant les convives... puis reproduire la même série d'opérations, en sens inverse, une fois le repas terminé. Inutile d'épiloguer sur les contraintes et les difficultés matérielles liées à la partition sol de terre battue/sol de papier huilé qu'impose la circulation extérieure due au fameux chauffage hypocauste de la maison traditionnelle.

La cuisine des appartements modernes ressemble en revanche à la cuisine standard de tous les appartements du monde, avec plans de travail et cuisinière surélevée. Le cérémonial consistant en allées et venues associées au chauffage-rechauffage n'est donc plus de mise.

La simple comparaison des plans de l'habitat reflète ainsi les transformations de la société coréenne. Au-delà de la modernisation technique qui a apporté un supplément de confort matériel, on lit, dans la mutation du logement, la mutation du genre de vie et de la société : la partition des sexes n'est plus aussi nette, de même que les contraintes liées à la fonction nourricière de la femme. Les structures normatives du logement moderne correspondent bien à une société plus individualiste, tournée vers des modes de consommation modernes, et où le rôle et le statut de la femme ont notablement évolué (Balandier, 1970 ; Grimaud, 1986). Schèmes simples... que

bouleverse l'analyse de l'appropriation des lieux par les habitants.

Conservation et préparation des denrées : la vocation ambiguë des espaces ouverts

Débordement de l'espace de préparation

La buanderie jouxtant la cuisine devient en effet le lieu de préparation de certains plats, comme le poisson frit ou le bœuf mariné et grillé (*pulgogi*), que l'on sert souvent lors des repas festifs. Quant à la préparation du *kimch'i*, elle s'effectue parfois entre voisines, à l'extérieur des appartements, dans la courside de l'immeuble. Le spectacle d'un groupe de femmes occupées à découper les choux chinois ou à trier les piments séchés rappelle ainsi de manière frappante certaines scènes qui ont cours dans la ruelle d'un îlot urbain traditionnel ou d'un village.

Dans ces deux cas, le déplacement d'une fonction normalement circonscrite à la cuisine est, plus que l'expression d'un manque d'espace dans l'appartement, le révélateur de la persistance de certains traits culturels : une conception particulière de la maison où la cour (dont la buanderie de l'appartement est une des métaphores) est un espace fermé et utilitaire pour le premier exemple, ou une sociabilité encore fondée sur la communauté de voisinage qui résiste à l'individualisme croissant de la société pour le second.

Des avatars de la cour : balcons et coursives

Tous les appartements coréens (fig. 1) comportent au moins une pièce carrelée, ouverte sur l'extérieur, qui s'apparente au balcon des appartements occidentaux. La buanderie (pièce « multi-usages ») déjà évoquée en est un exemple. Un deuxième balcon qui donne sur le salon s'y ajoute dans la majorité des cas. Or, si ces balcons sont livrés ouverts par le constructeur dans les appartements neufs, ils sont presque systématiquement fermés par des baies

3. L'association foyer/position accroupie ou assise caractérise d'ailleurs, partout dans le monde, la cuisine prémoderne (Pitte, 1991 : 133-136 ; Grimaud, 1986 : 110-118).

vitrées, au cours de la première année qui suit l'emménagement.

Quant à la fonction de la buanderie dans les appartements coréens, elle reproduit en tous points celle de la cour des maisons traditionnelles : lavage et séchage du linge de la maisonnée et surtout stockage des denrées alimentaires, dont les condiments de cuisine, dans les mêmes jarres de céramique brune qu'autrefois.

Haro sur le kimch'i ou la polysémie des discours

Malgré la présence dans les cuisines d'un gigantesque réfrigérateur de type standard, le *lamento* des Coréennes sur les problèmes de stockage de la nourriture est un motif constamment réitéré dans les entretiens. Simple coquetterie de maîtresse de maison désespérant d'offrir à son hôte un intérieur impeccable ? Certainement pas. C'est le processus d'acculturation lui-même qu'il convient d'évoquer pour comprendre cet argumentaire qui, s'il ne répond pas (ou plus) forcément aux besoins réels de la famille coréenne contemporaine, est loin d'être purement anecdotique.

Insistons tout d'abord sur le maintien d'un mode de consommation spécifique à une société de la « civilisation du végétal » (P. Gourou). Malgré une alimentation qui s'occidentalise, la nourriture de base est encore et toujours le riz, qui s'achète en vrac et en grande quantité. De même, le fameux *kimch'i* se prépare en grande quantité, à l'automne. Il s'agit là d'usages qui dépassent le simple attachement d'une société à son régime alimentaire, mais d'habitudes héritées d'une société encore très rurale il y a un demi-siècle, où les rythmes saisonniers de la production agricole imposaient le stockage en gros et des modes particuliers de conservation.

Or, la Corée rurale, malgré sa permanence dans les habitudes, est stigmatisée par la classe moyenne urbaine, sur-représentée à Séoul. Confrontée aux modèles séoulites, cette Corée

cumule les handicaps, évoquant à la fois une condition socio-économique inférieure et une ouverture moindre sur le monde. L'envers de la modernité, en somme... Haro, donc, sur tous les symboles matériels de l'arriération, comme la jarre de *kimch'i*. Il faut ainsi s'efforcer de la *dissimuler*, afin de se conformer aux normes bourgeoises et d'affirmer sa « distinction » (Bourdieu, 1979). Mais il est encore difficile de *l'éliminer*, d'où les modulations sur le thème : « *je n'ai pas de place, les appartements sont mal conçus* », etc.

Cette plainte tant de fois entendue, plus ambiguë qu'il n'y paraît, révèle en réalité, au-delà du maintien de certaines habitudes « traditionnelles », le conflit suscité par la double opposition (modèle occidental/coréen et modèle ancien/moderne).

La consommation : quotidienneté et festivité

Le LDK, « laboratoire de transformation des pratiques »

Pour les repas courants, l'utilisation de la salle à manger, avec table et chaises, se généralise. Seuls le service (riz et petits plats présentés ensemble avec une soupe), et la manière de se tenir à table (gestes, bruits, paroles ⁽⁴⁾) restent les « marqueurs » de la coréanité du repas. Mais il arrive encore qu'un repas quotidien soit pris sur la table basse traditionnelle, dans le salon attenant, ou même dans une des chambres. C'est parfois le cas lorsque les parents (ou le père seul, lorsqu'il rentre tard) dînent après leur progéniture. Les grands-parents, quant à eux, qui viennent souvent cohabiter avec leurs enfants mariés après le décès de leur conjoint,

4. Le lecteur curieux se reportera à la description que donne A. Guillemoz des convenances de table dans la Corée rurale des années soixante-dix et qui n'ont, au fond, guère changé (Guillemoz, 1983 : 40).

préfèrent de beaucoup être servis sur la table basse, dans le salon ou dans leur chambre.

L'existence, au sein de même appartement, de pratique mixtes, qui correspondent *grosso modo* à celles des différentes générations reflète ainsi la rapidité des changements qu'a connus la société coréenne en moins de cinquante ans. Le complexe LDK est bel et bien une sorte de « laboratoire de transformation des pratiques » (Grimaud, 1986). Le détournement du modèle, très net chez les « anciens », prouve, s'il en était besoin, combien l'appartement occidental est éloigné d'une pratique coréenne de l'espace domestique. À l'inverse, la transformation réelle de ces pratiques chez les plus jeunes montre la capacité effective des structures matérielles à modeler les comportements.

Moments festifs et lieux symboliques

Lors des moments festifs en revanche, les codes renvoient très explicitement à l'organisation traditionnelle de la maison, ce que peut illustrer l'analyse du culte des ancêtres, encore pratiqué dans la plupart des familles coréennes (5).

Dans les appartements modernes, la cérémonie se déroule au salon. L'habillement des participants (on revêt le *hanbok*, vêtement traditionnel), le déroulement des prosternations (on retrouve la partition des sexes), la disposition du repas (table basse devant les tablettes des ancêtres), tout reproduit le rituel accompli depuis des générations. La symbolique du lieu rompt elle aussi avec la référence occidentale. Le salon n'est plus *kòsil*, terme générique qui apparaît dans les plans des appartements, mais *maru* (la « véranda intérieure » de la figure 2), ce que trahit, dans le discours même des habitants, la fréquence des occurrences de ces deux termes. Le surgissement de

la tradition provoque ainsi l'effacement des structures matérielles de l'appartement occidental derrière celles, archétypales, de la maison traditionnelle.

La tradition mise en scène

Le terme d'« archétype » n'a pas été utilisé au hasard. Car il semble bien que, dans cet exemple, les codes renvoient surtout à la *représentation* que se font les habitants de la coréanité dans des circonstances festives.

La description que donne A. Guillemoz de cette cérémonie montre en effet les variations subtiles qui distinguent, d'une famille à l'autre, d'un lieu à l'autre, des interprétations différentes d'un même code. Celles-ci s'expriment à travers des choix particuliers et toujours justifiés : la pièce où se déroule la cérémonie (la pièce des femmes ou le *maru*), la localisation de la table d'offrande (sous les « boîtes à âmes » ou devant les tablettes des ancêtres), l'habillement des participants (costume coréen ou occidental), etc.

Or, telle qu'elle est pratiquée dans les appartements de Séoul ou telle qu'elle est décrite par mes informateurs, la cérémonie se réfère à des codes formels beaucoup plus nets. Ainsi, elle a forcément lieu au salon, *parce qu'il représente le maru*. De même, les participants mettront un point d'honneur à porter le vêtement traditionnel. Comme si la mise en scène de la tradition constituait une manière de lutte (consciente ou non) contre la standardisation des modes de vie en milieu urbain – auxquels, par ailleurs, on adhère sans résistance.

Là encore, le processus d'acculturation remet en cause les oppositions simples (espace moderne/pratiques traditionnelles) et souligne la difficulté de situer « la tradition » dans la double confrontation déjà évoquée.

5. Le déroulement de cette cérémonie (*chesa*) dans les familles d'un village de pêcheurs au milieu des années soixante-dix est décrit de manière très précise par A. Guillemoz (1983 : 149-170).

On peut ainsi lire en filigrane, dans la transformation matérielle du logement, les transformations socio-économiques corollaires du fameux miracle sud-coréen. Inversement, on retrouve dans les pratiques spatiales des permanences qui renvoient à la Corée traditionnelle. Mais sur ce point, la double opposition modèle coréen/occidental d'une part, modèle ancien/moderne d'autre part, à laquelle sont confrontées la plupart des sociétés en croissance rapide, donne lieu à des discours et des attitudes éminemment ambigus.

Parfois honnie, parfois réifiée et sacralisée, la tradition – et avec elle, les objets qui la définissent – subit ainsi de curieuses métamorphoses, soufflées par les ruses de la raison : transformation, dissimulations, mises en scène. L'on comprend mieux alors les enjeux politiques et territoriaux que peut susciter, à une autre échelle, le discours sur la tradition ou la « coutume » (Bonnemaison, 1986 ; 1987).

BIBLIOGRAPHIE

- Balandier (G.) (dir.), 1970. *Sociologie des mutations*. Anthropos, Paris, 531 p.
Bonnemaison (J.), 1986. *Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de*

- Vanuatu*, vol. I : *L'arbre et la pirogue*. Orstom, Paris, 540 p.
Bonnemaison (J.), 1987. *Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu*, vol. II : *Tanna : les hommes lieux*. Orstom, Paris, 681 p.
Bourdier (M.), 1987. « Production du logement et usage de l'habitat : les premiers logements sociaux au Japon ». In *La qualité de la ville. Urbanité française, urbanité nipponne*. Publication de la Maison franco-japonaise : 272-293.
Bourdieu (P.), 1979. *La distinction*. Les Éditions de Minuit, Paris, 670 p.
Grimaud (V.), 1986. *L'habitat indien moderne : espaces et pratiques*. Recherches sur les Civilisations, Mémoire n° 65, CNRS, 190 p.
Guillemoz (A.), 1983. *Les algues, les anciens, les dieux*. Le Léopard d'Or, Paris, 318 p.
Kang (Y.), 1991. *Han'guk chugò munhwa-ùi yòksa* [Histoire et culture de l'habitat en Corée]. Kimundang, Séoul, 230 p.
Pitte (J.R.), 1991. *Gastronomie française. Histoire et géographie d'une passion*. Fayard, Paris, 264 p.
Rapoport (A.), 1972. *Pour une anthropologie de la maison*. Dunod, Paris, 207 p.
Shin (Y.), [Sin Y.], 1988. « Living Space in the Traditional Korean House ». *Korea Journal*, vol. XXVIII, n° 8 : 27-32.

